ALBERT GLATIGNY

LE
FER ROUGE

NOUVEAUX CHATIMENTS

TROISIÈME ÉDITION



FRANCE ET BELGIQUE
CHEZ T



19/2/70

LE FER ROUGE

Bruxelles. — Imprimerie de J. H. Briard.

ALBERT GLATIGNY

LE

FER ROUGE

NOUVEAUX CHATIMENTS

TROISIÈME ÉDITION



FRANCE ET BELGIQUE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1871

A AUGUSTE VACQUERIE

ALBERT GLATIGNY

LE FER ROUGE

I

LE RETOUR

C'est toi, chère exilée ! Oh ! laisse que j'adore
Ta figure divine où rayonne l'aurore,
O République, amour vivace de nos cœurs !
La fosse où, dix-huit ans, de sinistres vainqueurs
T'ont murée, est ouverte, et tu viens, souriante,
Claire étoile aux rayons de qui tout s'oriente !
Les tombeaux ne t'ont rien laissé de leur pâleur ;
Tu viens la lèvre fière et le visage en fleur,
Tes beaux cheveux au vent, comme en quatre-vingt-douze,
Dire au monde : « Ouvre-moi tes bras, je suis l'épouse,
Je suis la fiancée ! aimons-nous ! Nous allons
Par le bois, par la plaine et par les noirs vallons



Epouvanter encor ceux qui me croyaient morte.
Nous allons retrouver la France libre et forte,
Dont le regard, hâtant les lenteurs du berceau,
En tirait ces enfants sacrés, Hoche et Marceau !
Les rois font leur métier en vendant la patrie ;
Nous la leur reprendrons, toujours belle, inflétrie.
Nous balaîrons encor ces louches majestés,
Ces demi-dieux poussahs, aux doigts ensanglantés,
Qu'on appelle césars, rois, empereurs, que sais-je?
Le sol redeviendra vierge comme la neige
Des glaciers éternels, partout où nous aurons
Fait retentir le chant triomphal des clairons !
Oh ! lorsqu'on entendra mon rire de Gauloise,
Ce rire dont l'éclat printanier apprivoise
Les lions du désert, comme l'espoir joyeux
Rentrera dans les cœurs sombres et soucieux,
Et comme on redira follement sous les chênes :
Les tyrans sont vaincus, l'homme n'a plus de chaînes ! »
Oui, c'est toi ! c'est ta voix pure qui, ce matin,
A réveillé l'écho de son timbre argentin.
Oh ! je doutais ! en proie à l'angoisse mortelle ;
Nous demandions depuis si longtemps : «Viendra-t-elle ?»
Hélas ! nous t'attendions si désespérément,
Que nous disions : « Encore un songe qui nous ment ! »
C'était bien toi pourtant, République, ô guerrière !
Qui nous apparaissais dans un flot de lumière.
Tu savais ton pays presque désespéré ;
Alors, brisant du poing le sépulcre effaré
Qu'avait fermé sur toi la main d'un bandit corse,

Tu surgis dans ta grâce auguste et dans ta force,
En criant : « Me voici ! peuple, espère et combats ! »
Va, nous te garderons ! va, si tu succombas
Pour avoir, dans ta foi divinement sincère,
Pensé qu'un prince peut n'être pas un corsaire,
Qu'un serment est sacré, que l'honneur luit pour tous,
Sois tranquille, à présent nous prendrons garde à nous.
Te voilà revenue. Il suffit. Qu'on te voie
Encor, encor, toujours, messagère de joie !
Que mon regard s'enivre à force de te voir !
Rappelle-nous les mots presque oubliés : *Devoir,*
Liberté, dévoûment, amour, paix et concorde.
O bonheur du retour ! Comme le cœur déborde,
Et comme l'air se teint d'azur, de pourpre et d'or !...
O République ! si Barbès vivait encor !

5 septembre.

II

VALETS

On n'a pas eu besoin de les chasser. D'eux-mêmes
Ils se sont esquivés, furtifs, grotesques, blêmes,
La main à leur derrière ainsi qu'un bouclier,
Perdant, l'un son toupet, l'autre son râtelier.
Dégringolant, soufflant, suant à grosses gouttes,
Ils se sont culbutés le long des grandes routes,
A défaut du remords poursuivis par la peur,
Regardant derrière eux parfois avec stupeur,
Effrayés de leur ombre...

O jocrisses, bobêches,
A tout fier sentiment jusqu'à la fin revêches !

Parce que vous avez été vils, vous croyez,
O hiboux ! par l'éclat du grand jour foudroyés,
Qu'on sera comme vous, vils, abjects et féroces !
Tremblez moins. Modérez le galop de vos rosses.
Oui, vous avez été des chacals, vous avez
Du sang noir de Décembre à vos doigts mal lavés ;
Vous disiez : Feu ! vos mains dressaient les guillotines ;
Vous avez rédigé les listes clandestines
Qui vouaient à l'exil nos plus purs citoyens ;
Rien ne vous arrêtait alors ; tous les moyens
Étaient bons, qui pouvaient arracher un sourire
Au louche fondateur de ce hideux empire
Qui vous croule à présent sur le dos, et jugeant
Les autres d'après vous, en ce péril urgent,
Vous croyez entrevoir de fauves représailles.
Vous cherchez les terriers, les caves, les broussailles,
Les trous à rats, vermine impériale. Allons,
Rassurez-vous. Tournez moins vite les talons...
La Républiquc, enfant des ardentes fournaises,
Laisse à d'autres le soin d'écraser les punaises.

8 septembre.

III

LE CHANT DE LA GAZETTE DE COLOGNE

Nos pères ont eu cette honte
De connaître la liberté ;
Ils étaient ceux que rien ne dompte,
Ils bravaient l'éclair irrité.

Les miasmes venus de France
Avaient empoisonné leurs cœurs;
On lisait : *Paix et délivrance*
Sur leurs jeunes drapeaux vainqueurs.

Leur rire semblait un tonnerre
Et, comme les feuilles des bois,
Balayait tout ce qu'on vénère,
Les princes, les ducs et les rois,

Et rien n'était affligeant comme
Leur orgueil téméraire et vain :
Ils proclamaient les droits de l'homme
Supérieurs au droit divin!

Ils osaient dire qu'une altesse
Diffère du premier venu
Par un peu de scélératesse
Et d'aveuglement ingénu!

Mais nous, leurs fils, c'est autre chose!
Nous sommes de bons chiens couchants;
Nous voulons qu'un roi nous impose
Ses soins paternels et touchants.

Nous sommes des sujets d'élite,
Nous allons, fiers, le front baissé,
Notre zèle réhabilite
Aux yeux du Maître le passé.

Nous étions Allemands, nous sommes
De bons Prussiens; nous portons
Notre hommage à des gentilshommes
Dont les mains tiennent des bâtons.

Rien aujourd'hui ne nous divise.
Nous sommes heureux, hosanna!
Et nous avons pris pour devise :
Johann Maria Farina!

Oh ! Cologne est la ville sainte
De la choucroute et du tabac ;
Le vieux Rhin baigne son enceinte,
Nous revendiquons Offenbach !

Nous exportons de la morale,
De la peinture, des vieux suifs ;
Nous avons une cathédrale
Que nous exploitons en vrais juifs.

Aussi, quand un peuple se lève
Et réclame ses libertés,
En voyant l'éclair de son glaive,
Nous nous sentons tous insultés.

Dociles comme une machine,
Prêts à supporter tous les bâts,
Quand nous plions si bien l'échine,
Voici qu'on est brave là-bas !

Trouvant que le droit humain chôme,
Voici que la France, en fureur,
Quand nous gardons notre Guillaume,
Vient de vomir son empereur.

Un peuple libre sur la carte !
Un souverain sur le pavé !
Oh ! relevons ce Bonaparte,
Bien qu'il soit de sang mal prouvé.

Car un prince est bien lamentable
Lorsque des parchemins joyeux
N'offrent pas un tas respectable
De bandits parmi ses aïeux;

Lorsque sa généalogie,
Superbe, n'a pas traversé
Les siècles disparus, rougie
Du sang sur l'échafaud versé.

Toute maison de bonne souche
A son histoire où le poison
Joue un rôle sombre et farouche
Dans les mains de la trahison,

Et la noblesse n'est sincère
Qu'autant qu'on dit comment advint,
Qu'un jour, égrenant son rosaire,
Vers l'an douze ou treize cent vingt,

La noble dame châtelaine,
Son époux allant guerroyer,
Mêla chastement son haleine
Au souffle d'un jeune écuyer.

Nos princes, Dieu les accompagne
Et les conduise par la main!
Déjà du temps de Charlemagne,
Étaient voleurs de grand chemin,

Et, grâce au ciel ! les adultères,
Les faux, les empoisonnements
Projettent des lueurs austères
Jusque sur leurs commencements.

Mais au bout du compte, un roi, même
Sans meurtrier antique au bout
D'un passé ténébreux et blême,
Vaut mieux que pas de roi du tout ;

Et puis, s'il faut qu'on se départe
De la saine tradition,
Bien que récents, les Bonaparte
Méritent quelque attention ;

Dix-huit Brumaire et deux Décembre,
Double date, double sommet
Au haut duquel la Mort se cambre !
C'est une race qui promet.

Ettenheim sent son moyen âge ;
Hoche brusquement expirant
Rehausse encor le personnage
Nommé Napoléon le Grand.

Règne donc la famille corse
Au bec sanglant et carnassier !
Qu'elle-même allume l'amorce
Des sinistres canons d'acier !

Car nous qu'on outrage et qu'on lie,
Nous qui voulons des majestés,
Vraiment cela nous humilie
Que l'on soit libre à nos côtés.

Car notre abjection profonde
Pâlirait nécessairement
Lorsque s'étendrait sur le monde
L'universel abaissement ;

Quand les peuples, comme à Cologne,
Chérissant les affronts soufferts,
S'écrîraient partout sans vergogne :
« De l'argent ! des bâillons ! des fers ! »

—

O bons marchands de vulnéraire,
Soyez infâmes ! vautrez-vous
Toujours dans l'ombre funéraire
De vos rois mystiques et fous !

Aimez la main qui vous fustige,
Léchez les pieds les plus fangeux,
Soyez lâches jusqu'au vertige,
Valets soumis et nuageux !

La Révolution sacrée
Jette à la face des bourreaux

Les trônes brisés, elle crée
Un peuple de jeunes héros ;

Et vous assisterez, farouches,
Au grand réveil des nations,
Et l'on blessera vos yeux louches
Avec des flèches de rayons.

Vous serez contraints de vous taire
Quand, dans le jour, dans la clarté,
Nous ferons entendre à la terre
Le cantique de liberté !

Alors, maudissant vos entraves,
Trahis par vos tyrans, meurtris,
Vous nous tendrez vos mains d'esclaves,
Et vous pousserez de grands cris ;

Et la République sereine
Répondra de sa forte voix :
« Laquais, dans la nuit souterraine,
Allez pourrir avec vos rois ! »

12 septembre.

IV

LACHE

Un tel homme suffit pour qu'un siècle pourrisse
VICTOR HUGO, *Légende des siècles.*

On ne le croyait pas si lâche, en vérité !
On le savait menteur, voleur, fourbe, effronté,
Assassin. On n'avait pas oublié ses crimes.
On le savait expert en ces louches escrimes
Des trahisons par qui l'on se sent enlacé.
Bien que, Morny défunt, il eût parfois baissé,
Et bien qu'il se montrât un peu moins fataliste,
N'étant plus soutenu par ce vaudevilliste,
Il donnait sa parole assez impudemment,
Il ne reculait pas devant le faux serment,

Et les jours où Ricord lui disait : « Le mercure,
Sire, accélérera promptement votre cure, »
Il disait assez bien, de l'ordre : « J'en réponds ! »
Et Rouher, Ollivier, tout le clan de fripons,
Se sentaient plus d'aplomb devant son assurance.
Ils le flairaient. L'odeur n'en semblait pas trop rance.
On pouvait supposer encor dans ce vieux cœur
Un restant d'énergie, un soupçon de vigueur.
On a vu des brigands courageux, et Cartouche
Se défendait avec une âpreté farouche ;
Mandrin faisait payer cher sa peau ; les bandits
De Corse sont des gueux atroces mais hardis,
Qui crèvent dans les trous des rochers mais les armes
A la main, et faisant reculer les gendarmes.
Eh bien ! on se trompait : il est lâche. Il se rend
Sans avoir combattu, furtif, honteux, foirant
Dans son habit doré d'écuyer quadrumane.
C'est un lâche. Voilà ce qu'il est. Il émane
Des miasmes de lui trahissant le poltron.
C'est un lâche. Son air, sa face de citron
Le disaient. Il n'avait que cela de sincère,
Mais il est lâche plus qu'il n'était nécessaire.
Ceux que son nom dupait encor sont confondus.
Les aigles du premier Bonaparte, éperdus,
Désertent la Colonne et cherchent une mare.
Napoléon, ce bruit d'airain, ce tintamarre,
Ce fracas, aujourd'hui, répond à lâcheté !
Les *Châtiments,* ce livre où le vers irrité
Devient un justicier, et prend cet affreux drôle,

Et le cingle au visage, et le marque à l'épaule,
Les *Châtiments* se sont trompés. Non, ce n'est pas
La nuit où, retiré brusquement du trépas,
L'empereur contempla l'ignoble mascarade
Dans laquelle il faisait lui-même la parade,
Que l'expiation commença. Ce n'était
Pas suffisant encor, pas complet. Il restait
Une coupe à vider, plus lourde et plus amère,
Pour expier le crime immense de Brumaire.
Il fallait que ton nom, ô vainqueur d'Iéna !
Ton nom sanglant mais fier, ton nom qui rayonna
Avec l'éclat d'un astre effrayant sur le monde,
Roulât jusqu'au dernier échelon de l'immonde ;
Il fallait que ce nom aux échos triomphants,
Fît rire de pitié les tout petits enfants.
C'est fait ! Napoléon, cela veut dire lâche !
Ces combats, ces travaux accomplis sans relâche,
Cette gloire aboutit aux hontes de Sedan !
Lâche ! ce mot t'étreint, implacable carcan ;
Le gueux qui sur ton nom indigné caracole,
Est un lâche, entends-tu, fauve soldat d'Arcole ?
Il se rend, il se vend, il vend la France, il vend
Ta défroque d'honneur et la disperse au vent.
C'est un lâche. Il pouvait mourir, mais c'est un lâche !
Pourvu qu'il vive et soit riche, rien ne le fâche.
Et pendant qu'arrachant la croix de ton plastron,
Tu pleures d'avoir pu connaître ce poltron,
Lui, gai, frottant ses yeux fatigués de ribotes,
Sourit à son vainqueur, et lui cire ses bottes !

14 septembre.

V

LAON

Il est des villes qui sont fières
De se changer en cimetières
Plutôt que de voir outrager
Leurs foyers, leurs maisons, leurs rues,
Et leurs morts, ombres apparues
Terribles devant l'étranger!

Elles n'ont qu'un mot : *Résistance!*
Elles donnent leur existence
Stoïquement et gravement ;
La grande âme de la patrie
Vit dans leur enceinte inflétrie,
Et chante sur le sol fumant.

C'est Strasbourg calme sous les bombes
Qui chaque jour ouvrant des tombes,
Passent foudroyantes dans l'air ;
Noble cité qui se résigne
A la mort, et veut rester digne
De ses fils, Ulrich et Kléber !

C'est Toul, c'est Phalsbourg et Mézières
Qu'entourent de rouges lisières
Faites de mitraille et d'obus ;
C'est Montmédy, c'est Metz qui raille,
Du haut de sa forte muraille,
Les Prussiens déjà fourbus.

Elles veulent bien disparaître,
Mais non pas laisser un nom traître.
Elles sont hautaines. Leur front
Indomptable auquel l'atmosphère
Fait une couronne, préfère
Les cicatrices à l'affront.

Elles sont l'honneur et l'exemple
De l'univers qui les contemple.
Leur sang, qu'il est pur et vermeil !
Coule par de noires blessures,
Mais leur joue est sans flétrissures,
Mais leurs yeux sont pleins de soleil.

Elles protégent, ces pucelles,
La terre sacrée, entre celles

Dont le nom veut dire grandeur.
Aux loups du Nord, pleins de cyniques
Appétits, leurs blanches tuniques
Imposent encor la pudeur.

O villes saintes, ô martyres!
Vous dont les suaves sourires
Font baisser les yeux aux bourreaux,
Oh ! quel pieux pèlerinage
Le monde fera, d'âge en âge,
Chez vous, nourrices de héros!

Mais à côté de ces guerrières,
Il est d'autres villes moins fières,
Bourgeoises dont l'unique plan
Est de vivre en paix dans la honte,
Et de lécher la main qui dompte :
N'est-ce pas, ô cité de Laon?

Bah ! que t'importe l'infamie,
Pourvu qu'on te laisse endormie
Dans ton égoïsme ouaté !
La gloire, quelquefois, ça coûte,
Et c'est du sang qu'il en dégoutte ;
C'est pénible, la liberté.

Pourquoi ne pas vivre à son aise,
Loin du bruit et de la fournaise?
A quoi bon se brûler au feu ?

L'ennemi n'est pas si farouche ;
Il veut s'étendre dans ta couche,
Pourquoi l'en empêcher, bon Dieu !

Laon est une fille publique
Qui veut bien rire, et ne s'explique
Nul de ces refus violents
Que d'autres villes font entendre.
Enfin, puisqu'elle veut bien tendre
Sa lèvre aux baisers des uhlans!

Ça l'irrite qu'on la défende,
Cette catin ; elle appréhende
Les gros mots de son Prussien.
Il pourrait la battre. Eh ! qu'a-t-elle
Donc à risquer? Sa fange est telle,
Qu'elle n'a plus d'honneur ancien.

Ville prudente, ville infâme,
Ah ! ville sans cœur et sans âme!
J'espère qu'on va te rayer
Du nombre des cités de France;
Puisque tu mens à l'espérance,
Que tu ne sais que t'effrayer,

Que ta citadelle écroulée
Atteste, sombre et désolée,
Qu'au moins un Français était là,
Qui n'acceptant point ta défaite,

Se fit de la mort une fête,
Le jour où Laon capitula ;

Et que désormais, sur ta joie,
Sur ta paix hideuse, l'on voie,
Terrible, la foudre à la main,
Crachant sur ta lâcheté blême
Un flot de cendre et d'anathême,
Le froid justicier Thérémin...

15 septembre.

Ce général n'a pas fait sauter la citadelle de Laon; nul ne l'ignore aujourd'hui. On aurait voulu croire à un acte d'héroïsme; ce n'a été peut-être qu'un accident. — Les dates de composition des pièces du livre expliquent assez quelques erreurs ou illusions de ce genre.

VI

PROMENADE EN VILLE

> « Ensuite l'empereur Napoléon défilera, à la tête des troupes françaises, devant l'armée allemande, et reprendra les rênes du gouvernement. »
>
> (*Journaux de Berlin et de Cologne.*)

« Accourez tous !... Battez la caisse !... Le spectacle,
Si la mauvaise humeur du temps n'y met obstacle,
Sera fort curieux. Depuis Rome, cela
Ne s'était jamais vu !... C'est un royal gala !
César de Prusse, ainsi que les césars antiques,

Traînant après son char, avec leurs sciatiques,
Leur honte sur le front, et leurs maux inconnus
Comme la profondeur de ton cœur, ô Vénus!
Les souverains captifs qui chantent ses louanges!
Ah! c'est un beau spectacle, à ravir les Domanges
Passés, présents, futurs, et qu'on voit rarement!...
C'est à faire tomber du sombre firmament
Les astres effarés, qu'une chose pareille!
Ce clown à qui l'on va, ce soir, tirer l'oreille,
C'était un empereur! On disait : Majesté,
Et Sire, et Votre Altesse, à ce pitre effronté.
Il s'attend aux sifflets, mais qu'importe! il s'en fiche!
Il a vu sans rougir écrire sur l'affiche :
« Bonaparte, écuyer du Cirque Beauharnais. »
Il est prêt à rentrer dans *l'Aigle boulonnais*,
Mimodrame du grand Persigny, mis en scène
Par l'auteur, remonté récemment par Arsène
Goubert, de l'Alcazar, avec danses! sénat!
Feux célestes! combat à l'hache! assassinat!
L'aigle a, pour l'attacher, un cordon de saucisses.
On continuera par les brillants exercices
Du jeune enfant Louis, âgé de quatorze ans;
Un prodige, messieurs, des plus intéressants,
Qui fait le saut de carpe, et jongle avec des balles!
Le cousin d'Auteuil ou les Corses cannibales,
Farce avec revolvers et haute cour! Enfin,
Ascension sur un câble de fer très-fin,
Par la vieille et célèbre acrobate Eugénie!
A trente pieds de haut! costumée en génie

De Mentana !... L'orchestre est mieux qu'à l'Opéra.
Apothéose rouge, et l'on défilera
Respectueusement après, la troupe entière,
Devant Guillaume qui tiendra la chambrière! »

20 septembre.

VII

O France claire et gaie, amante au fier visage !
Toi qu'enivre, au milieu d'un riant paysage,
La chanson de Ronsard et de Victor Hugo,
Toi qui jettes aux cœurs un charmant *Quos ego !*
Belle fille qui fuis, moqueuse, vers les saules,
Regarde... Un tas de gueux, d'épouvantables drôles,
Taillés à coups de serpe, et s'échappant du bois
Où les dégrossissaient les horlogers badois,
Pense déjà sentir sous sa lèvre lippue
Frémir ta lèvre en fleur ! Cette race qui pue
L'usure et le vieux cuir, cet amas de croupiers,
Se masturbe en hurlant de luxure à tes pieds.
Leurs groins ont flairé les essences de roses
Que dégage ton corps. Ce sont de douces choses

Que cherche à te grogner leur patois allemand.
Vois-tu leurs madrigaux s'épater lourdement,
Et tomber les paquets de leurs grâces tudesques?
Leur valse aux pieds pesants décrit des arabesques
Qui font songer parfois à des guirlandes d'ours.
Est-ce que tu pourrais accepter ces pandours,
Chère France? Ton rire est ta seule réponse,
A peine ton sourcil légèrement se fronce
Devant ce ramassis de juifs et de laquais.
Quoi! ces barons bouffons, ces ducs que tu plaquais
Gaîment au premier plan de tes opéras bouffes,
Comme un tas de pourceaux échappés dans les touffes
De roses d'un jardin, se vautreraient sur toi!
Est-ce que c'est possible? Est-ce que cette loi
Inéluctable qui fait luire sur le monde
Ta tête de faunesse, aventureuse et blonde,
Permettrait cet ignoble et sale accouplement?
Allons donc! si jamais un butor allemand
T'approchait, ô Judith! souviens-toi d'Holopherne.
Sans te laisser souiller par son œil louche et terne,
Prends cette tête immonde, et de ta belle main,
Accroche-la, sanglante, au poteau du chemin!

28 septembre.

VIII

Ainsi que l'alouette
    Au bord du champ,
Le paisible poëte
    Fera son chant.

De sa voix attendrie
    Il redira
Ton angoisse, ô patrie!
    Il chantera

Ta grandeur dans l'épreuve
    Et ton courroux,
Et tes voiles de veuve,
    Sacrés pour tous.

Il dira, chère France,
Comment tu sais
Accepter la souffrance
Sans dire : Assez !

Sur la lyre irritée
Il jettera
Un appel que Tyrtée
Applaudira.

Des bois, sombres dédales,
Et des buissons,
S'envoleront des balles
Et des chansons.

Son ode échevelée,
Au souffle pur,
Sur la noire mêlée
Fera l'azur.

Tambour, clairon sonore,
Comme à Valmy,
Il crîra dès l'aurore :
— A l'ennemi !

Nos ardents volontaires
Rafraîchiront
A ses ondes austères
Leur jeune front,

Et dominant l'orage
    Aux bruits moqueurs,
Il répandra la rage
    Dans tous les cœurs!

Il sera le prophète
    Ivre d'espoir,
Devant qui l'ombre faite
    Est sans pouvoir.

A travers le désastre,
    Son œil perçant
Verra se lever l'astre
    Éblouissant!

L'astre de notre France,
    Clair et joyeux,
L'étoile délivrance
    Au fond des cieux!

Car cette voix si douce,
    Qui chante au bois
Le réveil de la mousse,
    Cette humble voix,

S'enfle parfois et tonne
    Dans l'ouragan,
Comme le vent d'automne
    Sur l'océan;

Elle devient terrible,
Et ses sanglots
Versent, tel qu'en un crible,
La pluie à flots.

La calme et chaste Muse,
Au front riant,
Emprunte de Méduse
L'air effrayant;

Elle prend et secoue
La torche en feu,
Et sa main fine joue
Avec l'épieu,

Et cette folle éprise
De bulles d'air,
Qui ramène la brise
Après l'hiver,

Secouant les étoffes
Aux plis dormants,
Chante les âpres strophes
Des *Châtiments!*

1er octobre.

IX

WILHELMSHŒHE

C'est un château galant, Trianon germanique,
Qu'un bottier de Cassel, laissant là sa manique,
Construisit en l'honneur des Grâces et des Ris.
Les fourrés sont épais, les sentiers sont fleuris ;
L'ombre est douce, l'eau court dans le parc, les statues
Agacent le regard, blanches et court-vêtues.
On voit bondir parfois de beaux cerfs familiers,
Et les roses, lançant leurs parfums par milliers,
Ignorent que l'on parle allemand autour d'elles ;
Les oiseaux au soleil font un charmant bruit d'ailes.
On rêve en ce retrait, dans un frais demi-jour,

Quelque jeune margrave, aux airs de Pompadour,
Devant un grand miroir ajustant une mouche...

Non! c'est un vieux soudard, au front bas, à l'œil louche,
Qui bâille en regardant les panneaux de Lancret.
Bazile, en le voyant rire, se convaincrait
Que sa race hideuse est encor de ce monde ;
Car s'il a dépouillé la souquenille immonde
Du vieux maître de chant, pour se chamarrer d'or,
Ce cuistre n'a pas su se défroquer encor
De son masque à soufflets et de son œil atone,
Qu'un rayon de soleil ou de franchise étonne.
Ce fantoche cassé que, dans ses doigts étroits,
La démence a saisi, c'est Napoléon trois.
La honte ne rougit pas même sa pommette.
Il mange. Il est heureux pourvu qu'on lui permette
De s'habiller en chien savant. Il est d'un sang
Où l'on aime à l'excès les plaques de fer-blanc.
Que de croix ! Il en a jusques aux jarretières !
Et pour jouer avec met des heures entières.
Il a pour ces hochets un sourire enfantin :
On les met dans sa couche, afin que le matin
Il ne pleure pas trop.

Il rumine, il digère;
Sa conscience est nulle, et son âme est légère;
Et cependant, le vent dans les arbres, le soir,
Gémit lugubrement, et l'homme pourrait voir
Les morts de Wissembourg et les morts de Décembre

Coller leurs faces pâles aux vitres de la chambre...
Il en vient de Cayenne, il en vient des pontons,
Soldats, proscrits, martyrs, ceux dont nous racontons
Dans les veilles d'hiver l'histoire épouvantable...
Alors il se réveille, il s'accroche à la table,
Et tremblant, effaré, s'écrie avec stupeur :
« Apportez des flambeaux ! Piétri ! Piétri ! j'ai peur ! »

3 octobre.

X

Dans ces murs où l'écho répète les hoquets
De son oncle Jérôme, au milieu des laquais
Qui lui disent encor : « Sire, » le Bonaparte,
Par instants, fixe un œil abruti sur la carte.
Il voit les Prussiens avancer sur Paris ;
Il ricane. Un exprès annonce qu'on a pris
Un village et brûlé vingt maisons ; il jubile.
Laid, vomissant sa joie avec un flot de bile,
Il dit : « Tant mieux ! Ce peuple était trop arrogant. »
Chaque plaie à ton sein fait rire ce brigand,
Mère adorée. Il veut se laver de sa honte
Dans ton sang. Chaque jour, ce lâche fait le compte

De tes blessures : « Tiens ! encore celle-là,
Et je vais revêtir mon habit de gala,
Et je te châtîrai, France maudite ! »

O dogue
Edenté ! corps pourri qui n'es plus qu'une drogue,
Tu crois donc revenir avec tes Prussiens ?
Ne le souhaite pas. Si jamais tu reviens,
Tu reviendras ainsi que Tropmann : la moustache
Rasée, un bonnet vert sur la tête, à l'attache,
Et Toulon t'ouvrira, pour passer tes hivers,
Le cabanon de Joze ou bien de Lathauwers !

4 octobre.

XI

Même éprouvée ainsi que je te vois, ô France!
Dans ces temps douloureux où tes plus jeunes fils
Vont mourir pour ta délivrance,
Et lancent aux échos les suprêmes défis ;

Avec tes champs brûlés, tes forêts sépulcrales
Où reviennent, le soir, des fantômes sanglants,
Avec tes hameaux pleins de râles,
Que lèche l'incendie aux reflets aveuglants ;

Sanglotant, par moments, comme une pauvre femme
Qui se lamente auprès de son foyer désert,
Montrant le couteau que l'infâme
En fuyant a laissé dans ton flanc entr'ouvert;

Oui, France ! même en deuil et sur tant de victimes
Promenant lentement ton regard triste et fier,
Et penchée au bord des abîmes,
Je te préfère encore à la France d'hier ;

A la France joyeuse, à la France éclatante
Où, comme des serpents, rampaient les délateurs,
Où la vénalité contente
Mêlait dans son bazar filles et sénateurs.

Et pourtant, cette France à voir était superbe ;
Elle gaspillait l'or, elle chantait gaîment,
Elle avait au front une gerbe
De strass qui remplissait l'œil d'éblouissement ;

Musiques, danses, chants, personnages obliques,
Ministres frauduleux décorant des forçats ;
L'honneur, les libertés publiques
Ayant pour tout refuge ou Bicêtre ou Mazas ;

La presse basse et vile ou sinon muselée,
Ayant pour noms Tarbé, Wolff, Aurélien Scholl,
Ainsi qu'une grue affolée,
Riant de voir tomber les vaincus sur le sol !

Fard, paillettes, clinquant, velours, robes de soie,
Orgie, oubli de tout, ni pudeur, ni remord ;
Oui, mais sous toute cette joie,
On sentait vaguement comme une odeur de mort.

C'est que tout était mort en effet, ou sénile,
Et rien ne réveillait ces obstinés dormants,
Même quand du fond de son île
Victor Hugo faisait tonner les *Châtiments !*

Par instants, un vieillard, pénible à voir, teint blême,
Chancelant, fatigué, jaune, faisant horreur,
Dans ce bal de la mi-carême
Passait, et l'on disait tout bas : « C'est l'empereur. »

Sa femme et son enfant suivaient, comme des ombres,
Ce spectre dégradé qu'un archange poursuit,
Et les chants devenaient plus sombres,
Et l'on sentait passer le vent froid de la nuit.

O France ! ta douleur vaut mieux que cette joie.
Tu saignes, mais tu vis, mais tu dresses le front
Sous l'orage qui le foudroie ;
Mais à tes ennemis tu rejettes l'affront ;

Mais tu comprends les mots d'honneur et de patrie ;
Ton courage s'accroît de tous les maux soufferts ;
D'autant plus forte que meurtrie,
Tu fais une arme avec les débris de tes fers !

L'épreuve sera courte. Un nouveau sang afflue
Dans tes veines, ô France ! un sang pur et vermeil.
Tes fils ont l'âme résolue,
Et sauront triompher demain, au grand soleil !

O France! entends chanter les voix libératrices ;
L'avenir est prochain qui, d'un doigt enchanté,
Ferme tes nobles cicatrices
D'où jaillira pour tous la jeune liberté ;

Et si, que ce penser sur les lâches retombe!
On doit voir brusquement s'éteindre ton flambeau,
O France! descends dans la tombe,
Et meurs libre! Ton sort n'en sera pas moins beau!

5 octobre.

XII

UN PAUVRE

Pour un homme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez.
VICTOR HUGO, *Ruy-Blas.*

Vous n'avez pas de flair, Ollivier. C'est dommage.
Comment ! vous vous mettez à changer de plumage
Juste à temps pour vous faire appeler renégat ;
Quand il ne reste plus même un peu de nougat
Sur la table où Rouher a joué des mâchoires !
Rien sur la nappe, rien même dans les armoires,
O Machiavel deux, on a tout nettoyé !
Eh quoi ! c'est pour l'honneur que vous aurez ployé
Assez piteusement, il est vrai, votre échine ?
Vous a-t-on assez pris pour un magot de Chine !

Vous a-t-on bien roulé, ministre au pas vainqueur!
Ah! tête plus légère encore que le cœur!
Vous vous disiez : « Tant pis! la République est morte.
Badinguet est un gueux, mais Badinguet l'emporte;
C'est lui qui tient le sac en ses doigts triomphants,
Il est temps de songer à mes petits enfants.
L'honneur est un beau mot qui représente un mythe,
Mais les mythes jamais n'ont empli la marmite.
Foin de l'honneur! Il faut devenir sérieux. »
Et tout droit, quand les rats, d'un trot mystérieux,
Décampaient en sentant s'écrouler la boutique,
Vous avez dit : « A-t-on besoin d'un domestique? »
C'était raide. Il fallait mentir et renier
Un passé déjà lourd, mais l'anse du panier
Avait en ce moment des séductions telles,
Que vous avez franchi toutes ces bagatelles.

C'est Rouher qui riait dans sa calotte, quand
Debout à la tribune, ô ministre éloquent!
Vous tâchiez de prouver au patron votre zèle,
Cherchant la pie au nid, qui n'était plus chez elle.

Etes-vous satisfait maintenant? Avez-vous,
Pour remettre un morceau d'étoffe à vos genoux
Usés sur les parquets cirés des Tuileries,
En vos six mois de règne et de tartuferies,
Pu grapiller assez dans les coffres à sec?
Pas un maravédis, hélas! pas un copeck!
La bénédiction paternelle vous reste,

Mais ne saurait emplir les poches de la veste
Qui livre aux coups de pied le bas de votre dos.
Avoir été Colbert pour cinq ou six badauds
Désillusionnés, et Judas pour le monde,
Et n'avoir rien tiré de ce commerce immonde,
C'est désolant! Aussi pourquoi venir si tard?
Vous eussiez, au début, pu tirer votre part.
Voyez Hausmann, voyez Rouher, toute la clique.
Chacun de ces gueux-là, sinistre et famélique,
N'avait pas quatre sous au fond de son gousset.
Ils sont venus à temps, un bon vent les poussait;
Il fallait profiter de leur barque. A cette heure
Votre position certes serait meilleure;
Vous seriez un gredin, mais un gredin renté.
Enfin, consolez-vous, pauvre déshérité,
Il vous reste, infirmant l'arrêt qui vous condamne,
La gloire académique, avec le bonnet d'âne!

6 octobre.

XIII

GUITARE

La douce Isabelle d'Espagne
Songeait dans son appartement,
Patrocinio, sa compagne,
Priait le ciel dévotement,

Quand on vint lui dire : « L'empire
De votre ami Napoléon,
A l'heure où nous parlons, expire,
Reine de Castille et Léon. »

Puis on lui conta la déroute
De Sedan, cette lâcheté
De l'homme qui fit banqueroute
A l'honneur, à la dignité ;

Comment, pour sauver ses charrettes,
Son or, ses bagages errants,
Ce beau fumeur de cigarettes
S'était écrié : « Je me rends ! »

Ce n'est pas un cœur de Romaine
Acceptant les coups les plus lourds,
Certes, qu'Isabelle promène
Sous un corsage de velours,

Mais si peu que soit une femme,
Elle peut encore juger
Avec mépris l'amant infâme
De Marguerite Bellanger.

Aussi, l'innocente Isabelle,
Devant son époux ahuri,
Se dressa fière, presque belle,
Et se tournant vers Marfori :

« Par saint Jacques de Compostelle !
Ton âme à tous se décela,
On connaît ta valeur, dit-elle,
Mais tu n'aurais pas fait cela ! »

7 octobre.

XIV

« Ils osent résister ! » disent-ils. Nous osons.
Parce qu'ils ont chez eux l'homme des trahisons,
Ils pensent nous trouver abattus. Bêtes brutes !
Mais ce coup décisif et fatal que vous crûtes
Nous porter, s'est tourné contre vous justement.
Décapité d'un roi, le bon peuple allemand
Peut se croire perdu, crier miséricorde,
Et tendre un cou docile et soumis à la corde.
Il ne comprennent pas que la rébellion
Souffle en chaque poitrine une âme de lion ;
Ils ne peuvent fourrer dans leur cervelle obtuse
Qu'on puisse mettre en jeu ces grands moyens dont use
Un peuple qui défend ses droits et son foyer ;
Ils s'étonnent de voir notre main déployer

L'étendard rayonnant des libertés publiques!
Ce sont de braves gens froids et mélancoliques
Qu'un regard du roi change en féroces toutous.
Ah! nous vous renverrons dans votre chenil, tous,
Les Badois, ces croupiers, les gens de la Bavière,
Les Prussiens tendant l'échine à l'étrivière,
Et, si cela vous plaît, vous ferez un grand-duc
De ce Napoléon sanguinaire et caduc,
Tout prêt à déposer sa risible épaulette
Pour tenir le râteau teuton de la roulette!

7 octobre.

XV

O sombre hiver ! nuit de l'année,
Viens ! ne garde plus enchaînée
La tempête désordonnée.

Accours des quatre points des cieux ;
Laisse l'ouragan furieux
Briser les chênes soucieux.

Apre bise, ouragan sonore,
Accourez tous, je vous implore
Comme le soleil et l'aurore !

Que le champ, ce divin aïeul,
Disparaisse sous un linceul
De neige où le vent règne seul.

En ces jours d'angoisse et d'alarmes
Où nous versons de rouges larmes,
Noir hiver, prête-nous des armes !

Et lorsque leurs cadavres froids
Seront roidis au coin des bois,
Lâche tes corbeaux sur les rois !

9 octobre.

XVI

LES ROIS S'AMUSENT

Strasbourg en flammes ; Toul qui se change en brasier ;
Metz criant au secours dans un cercle d'acier ;
Verdun où les obus s'abattent sans relâche ;
Bitche et Phalsbourg poussant des râles ; Nancy lâche,
O douleur ! Wissembourg dont on dit : « C'était là ! »
Champ lugubre où la mort joyeuse amoncela
Tant d'hommes forts et beaux, spectres qu'échevelée
La France voit passer dans la nue affolée,
Saignants, hachés, meurtris et souriant encor !
Les Prussiens foulant l'épi de messidor
Du pied de leurs chevaux, et conquérants atroces,
Ivres, léchant les poils de leurs lèvres féroces,

Epouvantant l'azur de leurs rires hideux,
Lourds carnassiers faisant le désert autour d'eux !
Et puis du sang partout, du sang, du sang encore,
Le couchant dans le sang, et dans le sang l'aurore !
On s'en grise ! sa rouge et fumante vapeur
Etourdit dans le ciel l'oiseau saisi de peur ;
Plus loin, la maison veuve où l'aïeul qui tâtonne,
Répète, d'une voix dolente et monotone,
Le nom du petit-fils avec des cris d'enfant ;
La mère le faisant rasseoir, en étouffant
Les sanglots dont son cœur est gonflé...

Pleins de joie,
Parlant d'humanité sans peur qu'on les foudroie,
Les monarques sont là, repaissant leurs regards
Du spectacle effrayant que, livides, hagards,
Leur donnent tous les morts étendus sur la plaine.
Ils respirent avec un sourire l'haleine
Que les champs de bataille exhalent vers les cieux...
Et les peuples, frappés d'horreur, silencieux,
Assistent, bras croisés, à ce massacre infâme,
Dont la chair de leur chair et l'âme de leur âme
Font les frais, sans courir, furieux, acharnés,
Comme l'on court au loup, aux brigands couronnés !

15 août.

XVII

A L'ILE DE JERSEY

Ile charmante et douce, ô Jersey ! qu'en dis-tu ?
Voilà vingt ans, ton port par les vagues battu,
Accueillait des proscrits qui t'arrivaient de France.
Leurs fronts plissés mais non courbés par la souffrance,
Convenaient aux soldats de notre liberté.
Ils ne t'abusaient pas. Leur fière pauvreté
Demandait au travail de payer ton asile.
A ces vaillants, la vie ardue et difficile,
La lutte sous le ciel et l'exemple donné !
Beaucoup sont morts avant, hélas ! que n'ait sonné
L'heure de la justice au cadran redoutable.

Tels qu'un troupeau de bœufs ayant perdu l'étable,
Voici d'autres proscrits maintenant, mais ceux-là,

Hormis leur lâcheté, rien ne les exila ;
Ceux-là sont des fuyards, des filous, des escarpes,
Des maires dont la boue a souillé les écharpes,
De vils banqueroutiers esquivés nuitamment,
Que l'extradition réclame. Sottement,
Ils se sont dénoncés eux-mêmes par leur fuite.
Ce sont les proscripteurs d'autrefois et leur suite !

O Jersey ! n'est-ce pas fait pour te bafouer?
Où vinrent des martyrs, voir débarquer Rouher ;
Après Victor Hugo divinisant ta roche,
Voir pousser le bedon risible de Baroche ;
Voir Chevreau, voir Drouin de Lhuys , voir ces valets
Dont pas un n'a payé même les faux mollets
Qu'il mettait pour aller aux bals des Tuileries !
Sans doute, composant leurs mines attendries,
Ils te diront qu'ils sont ruinés, malheureux,
Que l'échafaud était déjà dressé pour eux,
Et qu'on les poursuivait, et qu'on voulait leur tête !
Ne les écoute pas. Ils mentent. La tempête
Peut-elle s'attaquer à de pareils goujats?
C'est par le mépris seul que tu les replongeas,
O France ! dans leur ombre et leurs louches ténèbres.
Tacher tes mains du sang de ces gredins funèbres,
Lever le fer des lois pour abattre un goret,
La tête de Baroche à prix ! On en rirait.
Pourquoi tuer Baroche, ô dieux ! La guillotine
Hésiterait devant ce tas de gélatine
Que Napoléon trois avait fait sénateur !

Mais ces gâteux tombés de toute la hauteur
De leur chaise-percée, ont l'amour-propre encore
D'être furieux si le peuple les ignore,
Et tout en se tenant prudemment à l'abri,
Ils aimeraient à voir l'horizon assombri
Les menacer, de loin, d'un tout petit nuage
Modestement chargé de foudres de louage ;
Cela les poserait auprès de leur portier ;
« Oh ! pauvres gens ! » diraient les bonnes du quartier.
Non, le silence froid et digne des commères
Doit faire évanouir ces frivoles chimères.
On ne les plaindra pas ces sacs à millions,
Ajaxs en qui Daumier voit des tabellions
De village, échappés vivants des Funambules,
Proscrits dont la patrie était les vestibules
De la chambre à coucher du héros de Sedan ;
Ils doivent tous aller où les neiges d'antan,
Où les pantins vidés, l'eau sale des cuisines !

Mais pourtant, ô Jersey ! si poussant des racines
Dans ton sol généreux, ces hideux champignons
Osent parler d'honneur et font les compagnons,
Conduis-les brusquement devant le cimetière
Où ceux qui n'ont jamais courbé leur tête altière
Sont morts pour la justice et pour le droit sacré ;
Entr'ouvre un seul instant le tombeau vénéré,
Et poussant de la main ces ombres solennelles,
Confronte-les avec tous ces polichinelles !

10 octobre.

XVIII

AUX PAYSANS DE L'EURE

Sache-le, paysan, la terre
Que tu vois n'est pas seulement
La matrice où, dans le mystère,
Germe la vie en pur froment.

Ce n'est pas seulement de l'orge
Du trèfle pour tes bestiaux,
Ou du minerai pour ta forge,
Du bois pour tes matériaux.

C'est mieux encor, c'est la Patrie,
La Patrie, entends-tu? le sol
D'où vers la lumière fleurie
L'âme immortelle prend son vol.

C'est la tombe verte où ton père
Ne se sent pas abandonné ;
Le lieu saint qui te dit : Espère !
Le berceau de ton premier né !

O paysan de Normandie !
Te faut-il répéter cela,
Fils de Rollon, race hardie
Que toute aventure appela ?

Prends ton fusil, entre en campagne,
Dépouille les doutes amers,
Toi qui fis trembler Charlemagne,
O mon vieil écumeur de mers !

Le Prussien hurle à ta porte,
Prends ton fusil. Ne reste pas,
Comme si ton âme était morte,
Inerte et te croisant les bras.

Prends ton fusil, saisis ta fourche !
Derrière les bois, les récifs,
Embusque-toi ! sois brave ; enfourche
Ton vieux cheval aux reins massifs.

O paysan ! tu m'épouvantes ;
Est-ce que tu n'as plus de cœur ?
Ainsi que les pâles servantes,
Ne sais-tu que blêmir de peur ?

A l'heure où la France oppressée
Lutte avec les cieux pour témoins,
Tu sembles n'avoir de pensée
Que pour ton bétail et tes foins.

Ah! pauvre brute de l'empire,
Réveille-toi! Ne sens-tu pas
Que c'est l'heure où chacun respire
L'air enflammé des grands combats?

Ah! par pitié pour toi, secoue
Cet horrible engourdissement,
Qu'un peu de sang monte à ta joue,
Le reste du pur sang normand!

Rien qu'à ton aspect, on ricane;
On dit: « Il n'est bon, à présent,
Qu'aux batailles de la chicane,
Ce gars narquois, au bras pesant.

Pourvu qu'il vende et qu'il trafique,
Il trouve tout bien. Il est doux.
C'est un bonhomme pacifique
Qui ne s'expose point aux coups.

Que l'auguste France périsse,
Pâle, dans les plis du drapeau,
Bah! qu'importe à son avarice!
Il dort tranquille dans sa peau. »

Voilà ce que l'on dit, ô honte!
Dis qu'on a menti. Prouve-nous
Que ta main est solide et prompte
A servir un mâle courroux.

Trop longtemps, machine rustique
Aux mains du maire et du curé,
Dans l'obéissance gothique,
O paysan! tu t'es muré.

Sois homme, enfin! Ouvre ton être
Aux libres aspirations.
Le clair soleil vient de renaître,
Répudîras-tu ses rayons ?

Culbutant les troupeaux serviles
Guidés par Tropmann empereur,
Ton frère, l'ouvrier des villes,
T'enseigne la sainte fureur.

Vois donc un peu comme il bouscule
Ce trône qui t'éblouissait,
Comment il peut, nouvel Hercule,
Dire au crime : Qu'est-ce que c'est? »

Comment, au poltron qui lui montre
Le toit paisible où l'on s'endort
A l'abri de toute rencontre,
Il dit : « Etre libre d'abord! »

Allons donc, paysan, aux armes !
Assez de regrets superflus.
Des plaintes encore ? des larmes ?
Mais les femmes n'en veulent plus !

Rachète ta lâche inertie,
Tes votes honteux, la torpeur
Qui te faisait voir un messie
Dans l'épouvantable trompeur,

Dans cet immonde Bonaparte
Qui maintenant porte à son cou,
En gros traits, sur une pancarte,
L'arrêt qui le sacre filou !

Allons, aux armes ! L'heure presse.
L'ennemi gronde. Il faut agir.
Devant la France qui se dresse
Il faut n'avoir pas à rougir !

Et si la terre mal fumée
Pendant un mois, se plaint, eh bien !
A cette robuste affamée,
Donne du guano prussien !

12 octobre.

XIX

CEUX QUI RESTENT

Approchez-vous. Ceci c'est le tas des dévots.
VICTOR HUGO, *Châtiments.*

I

Les hauteurs du ciel pur et clair
Sont lugubrement enfumées ;
La *Marseillaise* embrase l'air,
Comme au temps des quatorze armées;

Sa voix dit : « L'étranger est là! »
Et voici que la France entière,
A cette voix qui l'appela,
Court purifier la frontière.

Au premier et vibrant appel,
L'étudiant quitte son livre,
L'étude austère, le scalpel ;
Le pays veut qu'on le délivre !

L'ouvrier railleur qui chantait
Comme un moineau franc à l'aurore,
A senti son cœur qui battait
Au rhythme du tambour sonore.

Aujourd'hui nul recul bâtard,
La campagne est avec la rue ;
Le sillon s'ouvrira plus tard
Aux morsures de la charrue.

Adieu, famille ! adieu, foyer !
Ardents, pleins d'une mâle joie,
Ils vont où l'on voit flamboyer
Les yeux du noir oiseau de proie.

Ils portent tous au front le sceau
Des vaillants sans peur ni reproche ;
Ils ont ta jeunesse, ô Marceau !
Ils ont le dévoûment de Hoche !

Ceux que l'on croyait engloutis
Dans l'imbécillité des filles,
Criant : « Liberté ! » sont partis
Avec les preneurs de bastilles.

On voit, plein de fraternité,
L'habit marcher avec la blouse,
Sous ta lumineuse clarté,
O soleil de quatre-vingt-douze!

Rangs confondus, tous citoyens,
Un cœur pour tous, rien qu'une fibre,
Qu'une voix pour dire aux anciens :
« Nous vous rendrons votre sol libre! »

II

Regardez ces maisons hautes, aux sombres murs,
Si calmes au milieu du fracas des tonnerres,
Pleines de beaux jardins où pendent des fruits mûrs,
Tout est silencieux : ce sont les séminaires.

Là, pendant que la femme, acceptant le devoir,
Reste au logis pleurant, attendant des nouvelles,
Et fait de la charpie, et regarde sans voir
Le pavé qu'en volant rasent les hirondelles;

Pendant que le vieillard dit à l'enfant : « Grandis! »
Et lui conte comment jadis les volontaires
Entraient, tambour battant, chez les rois interdits,
En sabots, et brisaient les jougs héréditaires ;

Oui, pendant que brisés et mordant leurs chevets,
Les malades, songeant à la sainte patrie,
Disent en agitant leurs bras : « Si je pouvais ! »
Et retombent vaincus sur leur couche meurtrie ;

Quand le glas du tocsin emplit l'air frissonnant,
Quand la France à nos cœurs jette le cri d'alarme ;
Pour chasser l'ennemi trop vite rayonnant,
Quand on se sert partout de n'importe quelle arme ;

Derrière ces grands murs, roses, gaillards, dispos,
Des hommes de vingt ans, vêtus de robes noires,
Reprennent doucement de ravissants propos
Interrompus pendant l'heure des offertoires.

Oh ! les chastes discours ! « Dimanche, Monseigneur
Officiait avec d'admirables dentelles.
— Il dîne ici jeudi. — Vraiment ! — Ah ! quel honneur ! »
C'est comme un gazouillis de jeunes demoiselles.

Leur oreille est fermée aux clameurs du dehors.
On leur crie au secours : ils chantent des cantiques.
On meurt à leurs côtés : ils restent, sages, forts,
Cloîtrés dévotement dans leurs ardeurs mystiques.

Ils n'ont donc pas de cœur, ils n'ont donc pas de sang,
Ces êtres patelins aux figures placides,
Et la dévotion, cet agent tout-puissant,
Les a donc tous fondus en ses mielleux acides !

Le Seigneur leur défend d'ensanglanter leurs mains,
Disent-ils, en baissant les yeux vers les guipures
De leur surplis. O vous ! martyrs des droits romains,
Croient-ils que Mentana leur fasse les mains pures ?

Ils ont horreur du sang ! Mais pourquoi, quand il faut
Protéger les chiffons dont leur orgueil s'affuble,
Les temples, les trésors qu'ils gardent en dépôt,
Leur dais et son panache et leur lourde chasuble,

Sont-ils donc les premiers à crier : « Guerre ! mort ! »
Ils ont horreur du sang qui coule de leurs veines,
Et font verser celui des autres sans remord,
O bûcher de Jean Huss ! ô gorges des Cévennes !

Quoi donc ! ils resteront priant, croisant les bras,
Sans vouloir secouer leur torpeur animale !
Tartufe ne saurait imiter, n'est-ce pas ?
L'exemple fier donné par l'Ecole normale.

Restez donc, prolongez vos pieux nonchaloirs,
Capucins, cordeliers, jésuites, lazaristes !
Qu'on puisse voir mêlés les uniformes noirs
Des agents de police et des séminaristes.

Et plus tard, n'est-ce pas ? quand nos loyaux enfants,
Ayant fait devant eux évanouir la horde
Des esclaves du Nord, reviendront triomphants,
Ramenant parmi nous l'éternelle concorde,

O fuyards de la lutte ! o fuyards du forum !
Dans votre église alors superbe de lumières,
Vous direz, en chantant un hardi *Te Deum :*
« Si vous avez vaincu, c'est grâce à nos prières ! »

15 août.

XX

HÉROS DE L'EMPIRE

A Lahire, à Turenne, à Villars, à Marceau,
A ces vaillants de France, héroïque faisceau
De cœurs purs, de bras forts et de natures fières,
A tous ces fronts baignés d'éclatantes lumières,
A tous ces preux sans peur que la patrie en deuil
Montre encore à l'Europe avec un mâle orgueil,
A Bayard, à Kléber, à toute cette gloire
Dont les rayons divins éblouissent l'histoire,
L'empire maintenant oppose ses héros.
Comme la République, il a des généraux
Dignes de lui, roulant du grotesque à l'obscène :
Mac-Mahon à Sedan venant jouer la scène

Où Scapin de Géronte escroque le pardon ;
Lebœuf, ce matamore épique, ce dindon
Qui glousse et fait la roue au bord d'une tinette ;
Failly, le bien nommé ; Fleury, le proxénète ;
Canrobert, ce bandit au langage poissard ;
Le pion du petit Bonaparte, Frossard ;
Boyer... que sais-je encor ? J'en passe, et des plus sales,
Pour qui Toulon trop plein manque de succursales.
Mais l'orgueil de ce règne incroyable, celui
Qui résume en lui seul les hontes d'aujourd'hui,
Auprès de qui, sortant radieux de sa fange,
Palikao produit presque l'effet d'un ange,
C'est Bazaine ! Ce nom peut-il s'écrire encor ?
O dieux ! de quel égout ce gueux chamarré d'or
Est-il sorti ? Dis-nous, France qu'il a trahie,
Sur ta terre sacrée à cette heure envahie,
Oh ! dis-nous quelle chienne errante l'a mis bas ?
Et tu croyais en lui ! Tu lui tendais les bras,
Tu lui confiais Metz, la joyeuse pucelle,
Dont le regard hardi conservait l'étincelle
Qu'on vit jaillir des yeux en feu du Balafré !
O passé glorieux en un jour engouffré !

Dans le bagne historique on voyait, comme une ombre,
Errer déjà Bourbon, le connétable sombre,
Derrière qui, honteux, s'effondraient les palais
Où ce lâche, plus vil que les derniers valets,
Avait, rien qu'une nuit, posé sa tête infâme.
Dans le cercle entouré d'une infernale flamme,

Où se tordent tous ceux qui portent pour blason
La pancarte où le juge écrivit : « Trahison, »
Bourbon a maintenant un compagnon de chaîne :
Il s'endort, chaque soir, à côté de Bazaine.
C'est le même argousin qui les mène au travail.
Et là-bas, — effrayant, lugubre épouvantail, —
Maximilien mort vient à pas lents, écarte
Le suaire sanglant, et montre à Bonaparte
Livide de terreur, stupide et déjà vert,
Sa poitrine trouée et son crâne entr'ouvert !

5 novembre.

XXI

A GARIBALDI

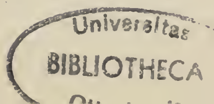
Nous n'avons demandé le secours d'aucun roi ;
Mais on te peut tout dire et confier, à toi,
Soldat républicain, cœur loyal, homme juste
Dont rien n'a pu lasser le dévoûment robuste.
Nous sommes en danger, Garibaldi ! Depuis
Deux sombres mois plus noirs et plus lourds que les nuits,
L'invasion est là, piétinant sur la France.
Cris de rage, sanglots qu'arrache la souffrance,
Voilà ce qu'on entend sur le sol désolé
De ce pays, hier encor, joyeux, ailé,
Qui, par toutes ses voix, malgré son maître immonde,

Chantant la Liberté, régénérait le monde.
Mêlant un nouveau crime à leurs crimes anciens,
Les Corses ont livré la France aux Prussiens ;
La lutte est douloureuse, et l'ogre en son repaire
Rit de joie, en voyant que plus d'un désespère.
A notre aide, ô héros ! à notre aide ! Viens-t-en
Parmi nous, et surgis, victorieux Titan,
Dressant ton front superbe au milieu de l'orage.
Toi seul ! cela suffit pour rendre le courage
A qui pouvait douter, et raffermir encor
Les vaillants dont l'audace est la cuirasse d'or.
« Ce qui reste de moi, disais-tu, je le donne. »
Merci, nous acceptons cette splendide aumône.
Ce qui reste de toi, preux sauveur ! c'est l'amour,
C'est l'abnégation, c'est la foi sans retour
Dans la liberté sainte et l'auguste justice.
Tu fais évanouir toute gloire factice,
Ton nom veut dire Exemple et veut dire Devoir.
Nos soldats de vingt ans, guerrier, n'ont qu'à te voir
Pour monter au niveau de leurs aînés stoïques ;
Bénis leurs jeunes fronts de tes mains héroïques,
Et Marceau sortira de leurs rangs. Ton nom seul
Faisait battre nos cœurs déjà sous le linceul
Dont Bonaparte avait couvert notre patrie,
Et nous le répétions avec idolâtrie,
Sans prévoir que ce nom libérateur serait
Le cri de rallîment qui nous délivrerait.
Garibaldi ! ce poids jeté dans la balance
Où de l'autre côté pèse la violence,

Rétablit l'équilibre en faveur du bon droit ;
La lumière se fait partout où l'on te voit,
Et les rois effarés voient trembler, de leur bouge,
Leur chute dans les plis de ta chemise rouge !

12 octobre.

FIN



TABLE

—

I. — Le Retour.	5
II. — Valets.	7
III — Le Chant de la Gazette de Cologne.	10
IV. — Lâche.	17
V. — Laon.	20
VI. — Promenade en ville.	25
VII. — « O France claire et gaie, amante au fier visage! »	28
VIII. — « Ainsi que l'alouette. »	30
IX. — Wilhelmshœhe.	34
X. — « Dans ces murs où l'écho répète les hoquets. »	37
XI. — « Même éprouvée, ainsi que je te vois, ô France! »	39
XII. — Un Pauvre.	43
XIII. — Guitare.	46
XIV. — « Ils osent résister! » disent-ils. Nous osons. »	48
XV. — « O sombre hiver! nuit de l'année. »	50
XVI. — Les Rois s'amusent.	52
XVII. — A l'île de Jersey.	54
XVIII. — Aux Paysans de l'Eure.	57
XIX. — Ceux qui restent.	62
XX. — Héros de l'Empire.	68
XXI. — A Garibaldi.	71

En vente chez les mêmes libraires :

HIPPOLYTE MAGEN.

Les Deux Cours et les Nuits de Saint-Cloud. — Mœurs, débauches et crimes de la famille Bonaparte; in-32.

Les Nuits et le Mariage de César, avec une lettre authentique de Badinguette à Badinguet; in-32.

Le Pilori. — Biographies des hommes du coup d'État. — Listes, par départements, des proscripteurs de décembre 1851; grand in 32.

MAURICE JOLY.

Dialogue aux Enfers entre Machiavel et Montesquieu, ou la politique de Machiavel au XIXe siècle, par un contemporain; in-18.

A. ROGEARD

Les Propos de Labiénus, précédés de l'histoire d'une **brochure**, vingt-deuxième édition; in-18.

Pauvre France! sixième édition, seule complète; in-18.

HENRI D'ORLÉANS DUC D'AUMALE.

Ecrits politiques; 1861-1868; in-18.

Lettre sur l'histoire de France, adressée au prince Napoléon (1861). — *Procès de Dumineray et Beau*, éditeur et imprimeur de la brochure du duc d'Aumale. — *Plaidoiries de MM. Dufaure et Hébert.* — *Lettres de Vérax* sur la politique du second empire, 1re série (186[illegible]). — *Lettres de Verax*, 2e serie (1866). — *Lettres de Verax sur la deuxième expédition de Rome* (18[illegible]7).